
LA PETITE SŒUR



OUT en haut, tout en haut d'un escalier noir, une mansarde étroite. La porte, où la peinture s'écaille, est visqueuse de la crasse amassée. Aux murailles, le crépi est marqué de taches livides. Les carreaux verdâtres, couverts de buée, permettent d'apercevoir un bout de mur lépreux et le panache de fumée de l'usine voisine.

Sur des cordes sèchent quelques linges. Une odeur fadeuse, faite d'un relent de cuisine, de vétusté humaine, d'humidité de la bâtisse, de senteurs immondes, soulève le cœur. Un petit fourneau économique surchauffé alourdi l'air ainsi empesté.

Sur un grabat, une vieille, hoquetante, achève de mourir. Les cheveux jaunes, qui sortent d'un foulard, se collent aux tempes dans la sueur suprême. La tête se renverse en arrière, découvrant le cou décharné, où lestendons et les veines saillent, comme des cordes, dans la peau plissée par l'usure, la misère et la malpropreté. Les mains agitent les draps prêtés par la charité et tiraillent le jupon élimé qui donne l'illusion d'une couverture.

La vieille ne se plaint pas. Souffrir est devenu pour elle une accoutumance. De chute en chute, elle en est venue là et, dans sa rêverie suprême, il lui semble presque étonnant qu'elle ne puisse descendre plus bas.

Près du lit, une petite Sœur frêle et menue, prépare une tisane. Sous le voile qui la rajeunit, elle a des apparences d'enfant, tout à la fois souriante et attristée.

D'un geste maternel, elle soulève la vieille qui boit avidement. Elle donne un coup dans le traversin qui bouffe. Sa main fraîche rentre les cheveux sous le serre-tête et se pose un instant sur le front mouillé. Les yeux de la malade clignent de plaisir sous la douce caresse.